



СОФИЙСКИ УНИВЕРСИТЕТ "СВ. КЛИМЕНТ ОХРИДСКИ"



CONFÉRENCE ACADÉMIQUE

sur le thème

De l'approche structuraliste fonctionnelle en linguistique

présentée par Mme IVA NOVAKOVA

Professeure 1^{ère} classe à l'Université Grenoble Alpes, France

à la cérémonie solennelle d'attribution du titre honorifique *Docteur Honoris Causa* de l'Université de Sofia « Saint Clément d'Ohrid », qui lui a été décerné à l'unanimité par le Conseil académique du 26 mai 2021

Aula magna de l'Université de Sofia,

Sofia, le 03 novembre 2021

De l'approche structuraliste fonctionnelle en linguistique

Monsieur le Vice Recteur de l'Université de Sofia « Saint Clément d'Ohrid »

Madame la Doyenne de la Faculté de philologies classiques et modernes,

Madame la Conseillère adjointe de coopération et d'action culturelle et Attachée de coopération éducative auprès de l'Ambassade de la République française en Bulgarie,

Chers collègues,

Mesdames et Messieurs,

Je voudrais tout d'abord remercier du fond du cœur l'Université de Sofia de m'avoir fait l'honneur de me décerner le titre honorifique de *Docteur Honoris Causa*.

Dans cette conférence, j'aimerais partager avec vous quelques-unes de mes réflexions sur *l'approche structuraliste fonctionnelle* en linguistique, fondées sur les résultats de mes travaux réalisés au cours des différentes périodes et étapes de ma carrière d'enseignante-chercheuse en Sciences du langage. Ces travaux sont le fruit de recherches, à la fois individuelles et collectives, réalisées dans le cadre de différents projets de recherche français et internationaux, de thèses et de mémoires que j'ai encadrés au cours de ces vingt dernières années.

Chaque parcours scientifique est un mûrissement. Le chemin de ce mûrissement suit rarement une ligne droite. Le mien a été particulièrement sinueux, pour le moins atypique. Avec le recul, je considère cela comme étant une richesse sur le plan intellectuel et scientifique.

La solide formation que j'ai reçue en tant que diplômée de l'université de Sofia, le talent de mes professeurs de français, K. Manchev, R. Bechkova, A. Tchauchev, E. Draganova, Al. Mancheva, R. Kamenova et tous les autres, ont suscité en moi un vif intérêt pour la linguistique contrastive, pour l'étude des spécificités dans le fonctionnement du français et du bulgare. Plus tard, j'ai eu l'occasion d'appliquer, dans mes recherches réalisées en France, *l'approche structurale*, créée par le prof. Krassimir Manchev, approche que Francis Tollis (1991)¹ appelle *syntaxe sémantique* ou *sémantaxique*. Par ailleurs, pendant mes études doctorales à l'Université de Grenoble, j'ai eu la chance de pouvoir suivre les cours et les séminaires passionnants de mes professeurs grenoblois, Michel Maillard, qui a dirigé ma thèse de Doctorat,

¹ Francis Tollis (1991). *La Parole et le sens. Le guillaumisme et l'approche contemporaine du langage*. Paris, Armand Colin.

et Denis Creissels, éminent typologue et africaniste français, qui ont contribué à approfondir mes connaissances et ont façonné ma pensée linguistique.

En quoi consistent les *approches structuralistes fonctionnelles* en linguistique et comment peut-on les définir ? De manière générale, la langue, selon Ferdinand de Saussure (1913), le fondateur de notre discipline, constitue un système de signes linguistiques ou une structure ayant des fonctions communicatives. L'approche *structuraliste fonctionnelle* est fondée sur la relation entre les *formes* linguistiques, leur *sens* et leur *usage*. Ces interactions ont été étudiées de manière innovante dans les théories néo-fonctionnelles anglo-saxonnes, développées aux Etats-Unis, en Angleterre et aux Pays-Bas², mais relativement moins en linguistique française. Ces théories offrent une approche globale (*holistique*) pour l'analyse des phénomènes linguistiques.

C'est notamment cette approche théorique qui constitue le fil conducteur dans mes travaux consacrés à l'étude de trois catégories sémantiques, à savoir la *temporalité* (l'expression du temps dans le langage), la *causativité* (l'expression de la relation cause-effet) et l'affectivité (l'expression des affects, des sentiments et des émotions). Ces concepts qui existent dans la réalité extralinguistique sont considérés comme des *universaux conceptuels* que les locuteurs des différentes langues comprennent aisément et pour lesquels chaque langue a développé ses propres moyens d'expression.

Avant d'aborder ces catégories, j'ajouterai ici que mes recherches consacrées à ces trois catégories s'appuient sur des données linguistiques attestées, dont la grande majorité a été extraite automatiquement à partir de grands corpus numériques multilingues (français, anglais, allemand, espagnol et russe). Ces corpus rassemblent des textes de différents genres, principalement littéraires et journalistiques, comptant, par exemple, pour le français plus de 200 millions de mots. Ils ont été intégrés dans de grandes bases de données en libre accès que nous avons créées dans le cadre de différents projets internationaux et, principalement, de deux d'entre eux que j'ai eu le plaisir de diriger au cours des dix dernières années : le projet Emolex³ sur le lexique des émotions et le projet PhraseoRom⁴ sur les motifs phraséologiques dans différents genres littéraires.

² Les travaux de Givón, Dik, Halliday, Van Valin & La Polla, Hengeveld & Mackenzie, entre autres.

³ Projet franco-allemand *Emolex*, financé par l'ANR et la DFG.

⁴ Projet franco-allemand *PhraseoRom* (Phraséologie du roman contemporain), financé par l'ANR et la DFG.

Comme l'indique le linguiste anglais Richard Xiao (2010)⁵, la *linguistique de corpus* a été reconnue comme étant la principale raison du renouveau ('revival') de la *linguistique contrastive* à partir des années 1990. Grâce à cette avancée épistémologique due à la linguistique de corpus, de nouvelles méthodologies d'enseignement des langues étrangères se sont développées ces dernières années, tant pour l'étude de la langue générale que pour celle des langues spécialisées, par exemple juridique, médicale, économique, etc. À cet égard, il est intéressant de noter l'opinion du linguiste américain mondialement connu, Noam Chomsky, âgé de 92 ans. Lorsqu'en 2001 on lui a posé la question : "*What is your view of modern corpus linguistics*"⁶, Chomsky a répondu : "*It doesn't exist*". Si les principaux travaux de Chomsky avaient été réalisés au début du 21e siècle, il n'aurait probablement guère répondu ainsi.

Le développement exponentiel du *Traitement automatique du langage* (TAL), qui repose de plus en plus sur l'utilisation de réseaux neuronaux, d'algorithmes et d'intelligence artificielle, a contribué incontestablement à la création de ces grands corpus textuels, qui sont des sources inestimables de données langagières en linguistique contrastive. Ces nouvelles technologies sont également utilisées dans les systèmes de traduction automatique, par exemple, dans ceux de *Google* ou de *Deepl* qui, sans pouvoir, bien sûr et heureusement, remplacer le cerveau humain, sont constamment améliorés et constituent une aide précieuse à la traduction de et vers des dizaines de langues. Et pour revenir à ma propre expérience, je ne donnerai qu'un seul exemple : si, il y a 25 ans, pour constituer le corpus de données linguistiques pendant ma thèse de doctorat sur les temps du futur en français et en bulgare, il m'a fallu une année entière pour classer plus de 1 500 fiches d'exemples soulignés d'abord dans les romans contemporains que j'ai utilisés comme corpus dans les deux langues, et ensuite recopiés à la main, aujourd'hui, il ne faut que quelques minutes à mes doctorants pour télécharger des exemples similaires à partir de corpus textuels numériques automatisés.

Je vais présenter maintenant quelques résultats de mes travaux sur les trois principales catégories linguistiques que j'ai mentionnées au début, qui ont été analysées avec les méthodes de *l'approche structuraliste fonctionnelle*. Je commencerai par la catégorie de la temporalité.

⁵ Richard Xiao (2010). *Using corpora in contrastive and translation studies*, Cambridge, Cambridge Scholars Publishing

⁶ Aarts Baas (2001). « Corpus Linguistics, Chomsky and Fuzzi Tree Fragments » in C.Mair and M. Hundt (dir) *Corpus Linguistics and Linguistic Theory*, Amsterdam, Rodopi, 5-13.

1. La catégorie de la Temporalité

Depuis toujours, le temps intrigue les scientifiques de différentes disciplines. On parle de temps météorologique, cosmique, astronomique, physique (comme réalité mesurable), biologique, historique, musical (ou le *tempo*) et, bien sûr, linguistique, à travers les temps verbaux. Au début du 20^{ème} siècle, Einstein confiait que « le problème du *Now* » le préoccupait sérieusement. Il expliquait que ce *Now* signifie quelque chose de spécial pour l'homme, quelque chose d'essentiellement différent du passé et de l'avenir, mais que cette importante différence ne pouvait être comprise et expliquée par la science et encore moins par la physique⁷.

La linguistique a hérité de la conception philosophique d'Aristote (*La Poétique*⁸, IV^e siècle avant J.-C.), selon laquelle le temps est considéré comme un décalque du temps chronologique (du grec χρόνος, *chronos*). Selon cette théorie des trois époques, le temps grammatical est représenté comme un axe continu et linéaire (la flèche du temps), qui part du passé, passe par le présent et se dirige vers le futur. Cependant, comme le temps grammatical est interprété dans le contexte linguistique, cette triade passé/présent/futur se heurte à deux difficultés majeures : l'asymétrie entre le passé et le futur, et les langues sans morphologie.

Pourquoi asymétrie? Parce que, la temporalité prospective, ou l'expression de ce qui est à venir, est asymétrique par rapport au passé. Le futur est plus abstrait que le passé, plus complexe car il n'entre pas dans le champ de notre expérience. Selon le linguiste français Emile Benveniste (1974 :76⁹), il existe une opposition entre *le vécu* et *le non-vécu*. D'un point de vue diachronique, dans de nombreuses langues, les temps futurs apparaissent plus tardivement que les temps du passé. Par exemple, en bulgare, la grammaticalisation du verbe *xomemu* (*hoteti*, vouloir) s'est produite aux 14^{ème}-15^{ème} siècles. Il s'est désémantisé et transformé en morphème du futur *šte*. Son sens premier de *vouloir* n'est aujourd'hui décelable que dans un petit nombre d'expressions figées comme dans *уѣм не уѣм (šteš ne šteš, que tu le veuilles ou non)*. Une formation tardive similaire des temps du futur est aussi observée en anglais et ce, à partir des verbes modaux *will* ou *shall*, qui ont commencé à se grammaticaliser progressivement à partir du 13^{ème} siècle.

La *théorie des trois époques* et du verbe comme unique porteur de la catégorie du temps dans la langue est également remise en cause par les langues dépourvues de conjugaison verbale (ou

⁷ Rudolf Carnap (1963), 'Intellectual Autobiography', in Paul Arthur Shilpp (ed), *The Philosophy of Rudolf Carnap*, La Salle, Illinois, 37-38.

⁸ Aristote, *La Poétique* (éd. J. Hardy, 1961), Paris : Les Belles Lettres.

⁹ Emile Benveniste (1974). *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard.

langues sans morphologie), comme par exemple les langues asiatiques: le coréen, le vietnamien, le chinois, etc. Dans ces langues, on ajoute aux verbes invariables des adverbes de temps tels que *hier*, *aujourd'hui*, *maintenant*, *demain*. Par exemple, en vietnamien, *travailler + hier* signifie *j'ai travaillé*, *travailler + aujourd'hui* signifie *je travaille*, et *travailler + demain - je travaillerai*. De plus, dans ces langues, il existe une conceptualisation spatiale du temps : celui-ci est étroitement lié à l'espace¹⁰: le futur est derrière nous, nous ne pouvons pas le voir, alors que les événements passés, que nous connaissons, défilent devant nos yeux. Le temps est exprimé par des métaphores spatiales. Par exemple, en chinois, *hier* se dit *le jour de devant* et *demain* : *le jour de derrière* que nous n'avons pas encore vu. Sur l'axe vertical, la *semaine prochaine* est la *semaine du dessous*, inconnue, cachée, enfouie sous terre, et la *semaine dernière* est la *semaine du dessus*, qui sort, métaphoriquement, du sol vers le haut, parce que les événements qui s'y sont déroulés nous sont familiers, comme s'ils défilaient devant nos yeux.

Dans les langues européennes, la représentation du temps est spatialement opposée à celle du chinois, elle est linéaire : le futur est devant nous, nous allons vers lui, le passé est derrière nous, nous nous en éloignons. En arabe, l'avenir vient vers nous, la désignation du futur *al mustaqbal* est dérivée du verbe *istaqbala*, accueillir les invités. En hindi, la vision du temps est cyclique. Cette conceptualisation différente affecte, bien sûr, les moyens d'expression dont disposent les langues pour exprimer le temps.

En d'autres termes, le temps linguistique n'est pas un décalque du temps chronologique, comme le prétend Aristote. Et pour utiliser une métaphore : les temps verbaux dans les langues où ils existent *survolent et se promènent librement* sur l'axe du temps. Les temps du passé peuvent être utilisés pour exprimer des actions futures, et inversement, les temps du futur peuvent exprimer des actions et des événements passés. Une anecdote : lorsque je suis arrivée en France et j'ai commencé ma thèse de doctorat sur les temps verbaux du futur en français et en bulgare, un jour, en voyageant dans le bus, j'ai été très surprise par la question d'une petite fille de 4-5 ans qui demandait à sa mère : *Maman, on est bientôt arrivées ?* Elle avait utilisé le *passé composé*, qui est défini dans les grammaires pour l'apprentissage du français comme un temps utilisé pour exprimer des actions passées. Entièrement influencée par ces grammaires, et confrontée à cet exemple, que j'ai ensuite rencontré fréquemment dans le discours non seulement d'enfants mais aussi d'adultes français, je me suis dit: Eh bien, cette petite fille a fait

¹⁰ François Jullien (2001). *Du « temps »*. Paris, Grasset.

une erreur, pourquoi n'a-t-elle pas utilisé le *présent* ou le *futur* : *On arrive bientôt ?* ou *On va bientôt arriver ?* Elle ne maîtrise donc pas les temps verbaux. Il s'est avéré que cet usage du passé composé pour un événement futur était tout à fait correct.

Dans un autre contexte, celui des livres ou des romans historiques, le futur est souvent utilisé pour des événements passés. Par exemple : *Victor Hugo deviendra un des plus grands écrivains français. Il écrira « Les Misérables » et plusieurs autres romans.* En bulgare, des emplois similaires du futur pour des événements passés existent également, par exemple dans la presse, comme le montre l'exemple authentique suivant : *Plus tard, la presse annoncera que les responsables de l'incendie ont quitté le pays.*

Un autre exemple montrant la plasticité des temps verbaux et aussi le fait qu'ils ne sont pas "enfermés" ou cantonnés dans l'un des trois secteurs chronologiques de l'axe temporel est l'*aoriste* ou le temps dit « illimité », qui peut être utilisé pour des actions se déroulant dans les trois époques. Ce temps existe dans plusieurs langues indo-européennes comme par ex. en sanskrit, persan, serbo-croate, bulgare, grec, où il est appelé *ἀόριστος χρόνος* (*aóristos chrónos*, « temps non limité »). Il est, tout de même, étonnant qu'Aristote ne le mentionne pas lorsqu'il réfléchit sur le temps ; il ne parle que de deux temps, le *présent* et le *parfait*. En bulgare, l'aoriste est surtout connu sous le nom de *minalo svaršeno vreme* (litt. « temps passé fini »). Voici trois exemples qui illustrent son emploi pour des actions positionnées dans les trois époques :

- (1) *Nadvečer daždat prestana* (Aor. perfectif) *minutno.* (Z. Stoyanov)
A la tombée de la nuit, la pluie *cessa* en un éclair de temps (époque passée)
- (2) *Sega razbrax* (Aor. perfectif) !
Maintenant je *compris/ j'ai compris ! (époque présente)
- (3) *Bjagaj, stignax te* (Aor. perfectif) !
Cours, je t'ai rattrapé ! (époque future)

En évoquant les emplois des temps verbaux, le philosophe romain Augustin (IV^{ème} siècle après J.-C), dit la chose suivante :

« *Qui oserait me soutenir qu'il n'y a pas trois temps, comme nous l'avons appris étant enfants, et enseigné aux enfants, le passé, le présent et le futur* ». *Mais comment ne pas voir que cette tripartition handicape la pensée en même temps qu'elle la structure et qu'il en faudrait corriger indéfiniment l'usage* ? »

En résumé, les exemples ci-dessus, analysés avec la méthodologie et le cadre théorique de l'approche *structuraliste fonctionnelle*, montrent le lien inséparable entre les *formes* verbales, leur *signification* et leur *usage*. Ils prouvent également que la catégorie de la *temporalité* peut être mieux comprise dans une perspective interdisciplinaire, c'est-à-dire en tenant compte des analyses du temps dans différentes disciplines telles que la linguistique, la philosophie, la psychologie, la physique et les sciences cognitives.

2. La catégorie de la Causalité

J'ai appliqué la même approche dans mes recherches sur l'autre catégorie sémantique que j'ai mentionnée au début, à savoir la *causalité* ou l'expression de la relation cause-effet dans le langage. C'est une catégorie fondamentale de la cognition humaine (Shibatani, 2002)¹¹, ainsi qu'une *catégorie universelle* dans la grammaire des langues (Agbo, 2014)¹².

« Plus on réfléchit sur la notion de cause, plus elle paraît obscure », lisons-nous dans le numéro 38 de 2004 de la revue *Intellectica*, consacré au raisonnement causal. Comme le temps, la notion de cause est au centre des préoccupations de plusieurs disciplines : la philosophie, la psychologie, la sociologie. C'est une notion abstraite qui reste difficile à cerner. Les premières réflexions sur la causalité nous viennent de la métaphysique. Les philosophes grecs (Platon, Aristote et leurs disciples) lient la cause à l'origine des choses, à leur nature divine. Les avis des philosophes divergent cependant. Selon E. Kant¹³, il n'est pas possible de penser à un événement sans penser à sa cause. Pour Nietzsche, adepte de la philosophie déconstructiviste, la cause est « un concept dangereux », une pure fiction qui n'existe qu'en imagination.

En linguistique, le typologue australien Dixon (2000)¹⁴ classe les formes linguistiques exprimant la causalité dans différentes langues en fonction de leur degré de compacité morphosyntaxique. Dans son *Scale of compactness*, Dixon propose 4 paliers pour le classement des mécanismes causatifs :

- 1^{er} palier : les verbes lexicaux causatifs comme *provoquer, engendrer, susciter* ;
- 2^{ème} palier : les verbes causatifs morphologiques : comme en bulgare *razplakvam* (faire pleurer), *razsmivam* (faire rire) ou *öl-dür* (tuer/faire mourir) en turc ;

¹¹ Masayoshi Shibatani (Ed.) (2002). *The Grammar of Causation and Interpersonal Manipulation*. Amsterdam & Philadelphia, John Benjamins

¹² Maduabuchi S. Agbo (2014). « Causativity in Ìgbò Personal Names ». *Journal of Universal Language* 15(2).

¹³ Emmanuel Kant *Critique de la raison pure* (1781).

¹⁴ Robert M.W. Dixon (2000). A Typology of Causatives: Form, Syntax and Meaning. In R. M. W. Dixon and A. Y. Aikhenvald (eds.), *Changing Valency: Case Studies in Transitivity*, 30–83. Cambridge: Cambridge University Press.

- 3^{ème} palier : le prédicat complexe : *faire, fare, hacer + V inf (faire pleurer qn)* en français, italien ou espagnol ;
- 4^{ème} palier : les constructions causatives périphrastiques (les moins compactes sur le plan morphosyntaxique), par ex. *karam njakogo da raboti, inciter qn à travailler , make somebody cry, etc.*

Je voudrais ouvrir ici une petite parenthèse pour expliquer pourquoi j'ai choisi d'explorer la construction prédicative complexe française *faire pleurer* ou *faire rire*, dont les équivalents en bulgare sont des verbes morphologiques *razplakvam* et *razsmivam*, contenant le préfixe causatif *raz-*. J'ai choisi d'étudier cette construction parce qu'elle n'existe pas en bulgare et j'ai moi-même eu des difficultés à l'utiliser lorsque j'ai commencé à apprendre le français. Souvent, comme le montre mon expérience, le choix des phénomènes linguistiques pour l'analyse contrastive est déterminé par les difficultés qu'ils ont créées et créent pour ceux qui choisissent de les analyser. C'est à travers le prisme de ces comparaisons interlinguistiques que les faits de langue trouvent leur explication la plus précise et la plus claire.

Non moins difficiles sont aussi les verbes que le linguiste américain Leonard Babby (1993)¹⁵ appelle *benefactive causatives* (1993) ou les verbes causatifs à bénéficiaire : *se faire opérer, se faire couper les cheveux, se faire construire une maison, se faire vacciner*. Dans beaucoup de langues, où le factitif n'existe pas, on dit simplement : *s'opérer, se couper les cheveux, se construire une maison, se vacciner*. J'ai également remarqué que nos étudiants étrangers en linguistique à Grenoble, dont la langue maternelle ne dispose pas de cette construction, avaient des difficultés à l'apprendre et à l'utiliser.

Très récemment, j'ai lu dans le bâtiment de l'Université de Grenoble, à côté d'un évier, un panneau bilingue, à forte orientation écologique, qui illustre bien la complexité des constructions causatives : *Nos sèche-mains font pousser des arbres / Our hand dryers grow trees!* En bulgare, faute de construction factitive du type *font pousser*, on dirait : *Grâce à nos sèche-mains (la cause), les arbres poussent/peuvent pousser (l'effet)*. C'est-à-dire qu'il n'est pas nécessaire d'utiliser du papier pour s'essuyer les mains, papier dont la production nécessite l'abattage des arbres.

C'est à cause de la présence d'exemples de ce type que j'ai suggéré, dans différentes publications, d'ajouter à l'Échelle du typologue australien Dixon (2000), un nouveau palier, à

¹⁵ Leonard Babby (1993). « Hybrid Causative constructions : benefactive causatives and adversity passive », in B. Comrie & M. Polinsky (eds) *Causatives and transitivity*, Amsterdam & Philadelphia, John Benjamins .

savoir la *restructuration de la phrase* en tant qu'équivalent du factitif français *faire + Vinf*¹⁶. Ce nouveau palier s'est avéré nécessaire pour l'analyse des langues comme le bulgare, le russe ou l'allemand, qui ne possèdent pas de factitif, ainsi que pour le chinois ou le thaï, comme l'ont montré les thèses et les mémoires de mes étudiants et doctorants à Grenoble. Par exemple, la phrase française *Ce mot fit soupirer M. de Rênal* du roman *Le Rouge et le Noir* de Stendhal (né à Grenoble), correspond mot-à-mot en bulgare à : *Ces mots firent en sorte que M. de Rênal soupira*. Cependant, le traducteur a choisi à juste titre de restructurer la phrase française. En raison de l'absence de la forme *fit soupirer* en bulgare, la phrase a été traduite ainsi: *Pri tezi dumi, gospodin de Rênal vazdaxna* (A ces mots (en entendant ces mots), M. de Rênal soupira). Ainsi, la cause est exprimée par le complément circonstanciel en début de phrase, tandis que le verbe employé n'est pas de sens causatif.

Un autre résultat intéressant de nos recherches sur les constructions causatives est qu'elles ont confirmé une de nos hypothèses de travail, formulée dans la thèse de ma doctorante, Yanka Bezinska, soutenue en 2014 à Grenoble¹⁷. La thèse a été consacrée à l'acquisition et à l'utilisation des constructions causatives par des enfants francophones et bulgarophones, âgés de 3 à 6 ans. Cette hypothèse est liée à la complexité morphosyntaxique des constructions. Nous avons supposé qu'elle joue un rôle important dans le processus de leur acquisition. Le protocole expérimental ainsi que les résultats statistiques ont prouvé qu'en raison de sa nature fortement grammaticalisée, le prédicat complexe *faire + Vinf* ne se stabilise dans le discours des enfants français qu'après l'âge de 6 ans. Dans la construction causative bulgare, par exemple *karam njakogo da izpee edna pesen*, chaque verbe, en l'occurrence *karam* (inciter) et *izpee* (chanter), est suivi de son propre complément, c'est-à-dire qu'aucun réarrangement des compléments n'est nécessaire, comme c'est le cas en français. Cela a pour conséquence l'acquisition plus précoce et correcte de la construction causative dans le discours des enfants bulgares. Si le pourcentage d'enfants français âgés de six ans, qui utilisent correctement la construction causative est de 67%, chez les enfants bulgares du même âge ce pourcentage atteint 93%.

En bref, le *modèle fonctionnel intégratif* appliqué à l'analyse des constructions causatives, fondé sur la linguistique contrastive, la psycholinguistique et la grammaire cognitive, s'est avéré particulièrement adapté à leur étude.

¹⁶ Lucien Tesnière (1959) appelle cette restructuration phrastique *Métataxe*.

¹⁷ Thèse codirigée avec Jean-Pierre Chevrot (Lidilem, UGA) .

3. La catégorie de l'Affectivité

La dernière catégorie que j'aimerais aborder est celle de l'*affectivité*, liée à l'expression des affects, des sentiments et des émotions dans les langues. Ce sujet a fait l'objet de nombreuses publications dans le cadre du projet franco-allemand Emolex sur *Le lexique des émotions dans cinq langues européennes*. Ce projet, que j'ai eu le plaisir de diriger avec le Prof. Peter Blumenthal de l'Université de Cologne, a réuni des équipes de 25 chercheurs et collaborateurs qui ont travaillé ensemble sur cette thématique pendant 4 ans.

Avant de présenter quelques résultats intéressants de ce projet, je rappellerai que les affects sont étudiés aussi en philosophie et en psychologie. Selon le philosophe français Descartes¹⁸, les passions humaines peuvent être réduites à six émotions fondamentales : *l'admiration, l'amour, la haine, le désir, la joie et la tristesse*. Toutes les autres émotions sont des combinaisons de ces dernières.

Les linguistes ont également remarqué de grandes similitudes dans le lexique émotionnel dans différentes langues. En raison de ces similitudes, l'éminent linguiste français Claude Hagège (2006)¹⁹ parle de "Communauté sémantique européenne" (CSE).

Dans le cadre du projet Emolex, ont été analysés 797 lexèmes dans cinq langues - français, espagnol, anglais, allemand et russe - constitutifs de 16 000 expressions exprimant des émotions telles que *sauter de joie, rouge de colère, rot vor Wut*. Les résultats ont montré des similitudes surtout sur le plan lexico-sémantique, qui ont été confirmées par des méthodes statistiques et lexicométriques. Par exemple, si l'on compare les expressions phraséologiques autour du sentiment de *jalousie* et d'*envie* dans les cinq langues, on remarque que cet affect négatif est associé très souvent de manière métaphorique :

- à la couleur verte : *vert de jalousie, grün for Neid, pozelenet' ot zavisti*, en bulgare on dit aussi *pozelenjavam ot zavist (verdir de jalousie)*;
- au goût amer : *bitterly jealous, to bitterly envy, gor'ko pozavidovat'*
- au venin des serpents : *the snake of jealousy, el veneno de los celos*,
- à la sensation désagréable d'une piqûre ou d'un coup de poignard: *sentir una punzada de celos, ein Stich von Neid, stab of jealousy, ukol revnosti* ;

¹⁸ René Descartes (1649). *Les Passions de l'âme*.

¹⁹ Claude Hagège (2006). Vers une typologie linguistique des affects, in *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, 101-1.

Le sentiment de jalousie ronge ou tourmente celui qui l'éprouve comme le montrent par exemple des expressions telles qu'en anglais *to be consumed by / with jealousy* (être rongé par la jalousie) ou en allemand *die Qual der Eifersucht* (la torture de la jalousie). La jalousie peut conduire à la maladie, à la folie, à la mort : *krankhafte Eifersucht* (jalousie malade), *lopnut' ot zavisti* (crever d'envie), *fou de jalousie, mad with jealousy*. Une exception intéressante a été toutefois observée dans certaines expressions en anglais, espagnol, russe ou bulgare, dans lesquelles le sentiment d'envie peut également être connoté positivement : *healthy envy, sana envidia* (envie saine), ru. *dobraja, belaja zavist* (envie « blanche » par rapport à *čionnaja zavist'*, envie « noire »).

Des différences existent également dans ce qu'on appelle les « équivalents partiels » : par exemple, en allemand *seine Enttäuschung mit Bier/Wein herunterspülen* vs anglais *drown one's disappointment with a drink/in rum*, en russe *zalit' svoju pechal' vodkoj* (noyer son chagrin, sa tristesse dans la bière, le vin, le rhum ou la vodka, selon les langues). Des expressions équivalentes manquent parfois dans certaines langues, comme c'est le cas de l'expression anglaise *old-fashioned jealousy* ou *to be commensurate with hope* (être ?à la mesure / à la hauteur de l'espoir), ce que Dirk Siepmann (2006)²⁰ appelle des « lacunes collocationnelles ». Ces résultats trouvent des applications dans l'enseignement des langues, dans la théorie et la pratique de la traduction ainsi que dans la lexicographie.

Le modèle *structuraliste fonctionnel* pour l'analyse du lexique des émotions que nous avons proposé est fondé sur les interactions complexes entre les paramètres sémantiques, syntaxiques et discursifs. Ce modèle est universel et peut également être utilisé pour l'analyse d'autres types de lexique.

Pour conclure ce discours, je voudrais souligner encore une fois à quel point je suis fier d'avoir été étudiante à l'Université de Sofia. Je tiens également à remercier du fond du cœur M. Gueorgui Zetchev, maître de conférences et chef du Département des Études romanes de l'Université de Sofia et Mme Margarita Rouski, maître de conférences dans ce même département, avec laquelle me lie une collaboration scientifique et une amitié chaleureuse de longue date. Ce sont des collègues que je respecte profondément et qui ont été à l'initiative de la proposition pour ce titre honorifique de *Docteur Honoris Causa* de l'Université de Sofia. Enfin, je remercie également ma famille, sans le soutien de laquelle il ne m'aurait pas été possible de parcourir tout ce chemin et d'être présente ici aujourd'hui à cette cérémonie solennelle!

²⁰ Dirk Siepmann (2006). « Collocations et dictionnaires d'apprentissage onomasiologiques bilingues : questions aux théoriciens et pistes pour l'avenir ». *Langue française* 150, 2006/2.